

MALADIE

1. La maladie, présente dans la vie humaine. 2. L'identification au Christ. 3. La présence du Christ dans les malades et la valeur de leur souffrance. 4. Les soins et l'attention aux malades. 5. Le devoir de prendre soin de sa santé et d'être de bons malades. 6. Le Christ vainqueur de la maladie, de la douleur et de la mort.

10 mars 2024

1. La maladie, présente dans la vie humaine.

2. L'identification au Christ.

3. La présence du Christ dans les malades et la valeur de leur souffrance.

4. Les soins et l'attention aux malades.

5. Le devoir de prendre soin de sa santé et d'être de bons malades.

6. Le Christ vainqueur de la maladie, de la douleur et de la mort.

La maladie, avec son lot de douleurs et de souffrances, est un phénomène universel qui accompagne l'homme tout au long de son parcours terrestre. Personne n'échappe à son expérience. Cela fait partie de la vie. Saint Josémaria la considère à tout moment dans une perspective chrétienne, c'est-à-dire dans la perspective de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ.

1. La maladie, présente dans la vie humaine

En cherchant une explication, la première chose à faire est d'écarter une idée présente dans de nombreuses cultures anciennes, et qui curieusement survit encore chez de nombreuses personnes, selon laquelle la maladie est considérée comme une punition de Dieu. Jésus de Nazareth a pris sur lui de réfuter cette opinion qui prévalait chez nombre de ses contemporains, y compris les Apôtres. En présence d'un aveugle de naissance, alors qu'on lui demandait : « Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? », Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. Mais c'était pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui » (cf. *Jn 9, 2-5*). Nous ne sommes donc pas devant une punition pour des péchés personnels, mais devant une réalité présente dans la nature et l'histoire

humaines après le péché de nos premiers parents.

La maladie est un signe de la fragilité humaine, elle est certainement le résultat du fait que « nous sommes encore dans "notre demeure terrestre" (2 Co 5,1), sujets à la maladie et à la mort » (CEC n° 1420). En effet, la maladie est la triste conséquence du péché originel (cf. CEC, n^{os} 418 & 1500). Saint Josémaria, élargissant la perspective à toute cause de souffrance, dira : « Dieu Notre Seigneur ne provoque pas la douleur de ses créatures, mais Il la tolère parce que — à la suite du péché originel — elle fait partie de la condition humaine » (QCP 168).

Le *Catéchisme de l'Église Catholique* souligne que l'expérience de la maladie peut avoir des répercussions éthiques et spirituelles ambivalentes car elle peut conduire à un repli sur soi ou à une ouverture à la

transcendance (cf. CEC, n° 1500). Pour le chrétien, « la maladie n'est pas une chose absurde ou dénuée de sens, mais quelque chose de très important dans la structure de la vie humaine. Elle peut être le moment de Dieu dans notre vie, le moment de nous ouvrir à Lui et, par conséquent, l'occasion de nous retrouver avec nous-mêmes » (Ratzinger, 1991, p. 472).

2. L'identification au Christ

Face à la difficulté d'assumer - comme quelque chose de voulu ou permis par Dieu - la présence de la douleur dans la vie humaine, on a tenté de la réorienter vers d'autres expériences ou même de nier sa réalité. Mais ce sont des pseudo-solutions. L'existence de la maladie et de la douleur sont des faits qui doivent être compris sous d'autres angles. Saint Josémaria le dit sans ambages : « La douleur entre dans

les plans de Dieu. Voilà la réalité, quoiqu'il nous en coûte de le comprendre » (QCP 168).

On est souvent tenté de penser que Dieu n'est pas juste parce qu'il permet la maladie chez soi ou chez les autres, ou la mort d'un être cher. Mais cette tentation devrait être de courte durée chez ceux qui ont la foi et savent que Dieu est Père. Voici comment saint Josémaria s'exprimait : « Il semble parfois que Dieu nous traite durement ; nous ne pouvons pas comprendre les difficultés ou les peines qu'il nous envoie ; mais un petit enfant ne peut pas non plus comprendre pourquoi sa mère ne le laisse pas jouer avec un couteau ou caresser la flamme d'une bougie avec ses petits doigts ; et il comprend encore moins pourquoi, dans certaines circonstances, elle lui donne une bonne fessée. Cependant, tout cela est pour son bien » (cité dans Sastre, 1991, p. 114). Si jamais il

peut sembler incompréhensible que Dieu n'empêche pas la douleur humaine, il faut transcender cette situation par la foi et la contemplation de la Croix dans laquelle l'amour divin se manifeste à l'extrême :« Dieu est mon Père, même s'Il m'envoie des souffrances. Il m'aime tendrement, alors même qu'Il me blesse. Jésus souffre, pour accomplir la Volonté du Père... Et moi qui veux aussi accomplir la très sainte Volonté de Dieu en marchant dans les traces du Maître, pourrais-je me plaindre si je rencontre la souffrance comme compagne de route ? Elle sera le meilleur signe de ma filiation puisqu'Il me traite comme son Divin Fils. Et alors, comme Lui, je pourrai gémir et pleurer, tout seul, dans mon Gethsémani ; mais, prostré la face contre terre et reconnaissant mon néant, je ferai monter vers le Seigneur un cri sorti du fond de mon

âme : *Pater mi, Abba, Pater, ... fiat !* »
(*Chemin de Croix*, I Station).

La maladie - comme la douleur ou la souffrance en général - est un mystère qui ne trouve son sens qu'à la lumière de la mort du Christ sur la Croix. Jésus-Christ, Dieu fait homme, a connu toutes les faiblesses humaines, y compris la douleur et la mort, à l'exception du péché (cf. He 4, 15). La maladie et la douleur représentent, lorsqu'elles surviennent, un appel à l'identification avec Jésus-Christ. Endurer la maladie par amour pour Dieu nous sanctifie. C'est l'amour qui transforme la douleur en un acte fervent d'adoration, et la maladie devient alors un encens que l'on élève vers Dieu. C'est ce qui se produit lorsque la douleur « est vécue avec amour et par amour, en participant - comme un don gratuit de Dieu et par libre choix personnel - à la souffrance même du Christ

crucifié. De cette façon, celui qui vit sa souffrance dans le Seigneur se configure plus pleinement à Lui » (EV, n°. 67). Saint Josémaria l'exprimait en un langage très vivant dans un point de *Sillon* : « Une maladie incurable limitait son action. Et pourtant, plein de joie, il me donnait cette assurance : "ma maladie se conduit bien à mon égard et je l'aime de plus en plus ; si on m'en laissait le choix, je renaîtrais cent fois de la sorte !" » (S 254). Ou ailleurs : « Si tu tombes malade, offre tes souffrances avec amour, et elles se transformeront en un encens qui s'élèvera en l'honneur de Dieu et qui te sanctifiera » (F 791).

Par exemple, le récit que fait saint Josémaria, dans ses *Notes intimes*, d'une des premières femmes de l'Opus Dei, María Ignacia García Escobar, admise à l'hôpital général de Madrid, est impressionnant : « Cette sœur à nous aime la volonté de

Dieu : Elle voit dans sa longue, douloureuse et multiple maladie (elle n'a rien de sain) la bénédiction et les prédilections de Jésus et, bien qu'elle affirme dans son humilité qu'elle mérite un châtiment, la terrible douleur qu'elle ressent dans tout son corps, surtout à cause des adhérences dans son ventre, n'est pas châtiment mais miséricorde » (*Notes intimes*, n^o. 1006 : AVP, I, p. 440).

3. La présence du Christ dans les malades et la valeur de leur souffrance

La considération du malade comme image du Christ, présente dans l'ascétisme chrétien depuis l'Évangile (cf. *Mt* 25, où le Christ, lors du Jugement dernier, s'identifie aux malades), est également présente dans la prédication de saint Josémaria. C'est ainsi qu'il apparaît dans un texte ancien de *Chemin* : « Enfant. — Malade. — N'éprouvez-

vous pas la tentation d'écrire ces mots avec des majuscules ? Pour une âme qui aime, les enfants, les malades, c'est Lui » (C 419; cf. aussi C 98). Il exprime la même idée dans des paroles prononcées trois ans avant sa mort avec lesquelles il conclut une réunion à Barcelone : « Un malade m'attend, et je n'ai pas le droit de faire attendre un malade qui est le Christ » (AVP, III, p. 661).

L'identification du malade au Christ apparaît fréquemment dans ses écrits. On pourrait le résumer ainsi : là où il y a de la douleur – et l'on comprend une douleur acceptée et offerte à Dieu - il y a le Christ. Dans cette perspective, la maladie peut même être considérée comme un privilège, ou, selon l'expression audacieuse utilisée parfois par saint Josémaria, comme une « caresse de Dieu », et l'on peut affirmer, également avec audace - mais non sans précédent dans la littérature

spirituelle - que les malades sont les « favoris de Dieu ». Pendant son travail dans les hôpitaux de Madrid, au début de l'Opus Dei, il demandait continuellement aux malades de prier pour quelque chose de Dieu qu'il devait faire aller de l'avant, et il avait l'habitude de commenter : « N'oubliez pas que les malades sont très agréables à Dieu, que leur prière est entendue et monte en la présence de Dieu » (cité dans Sastre, 1991, p. 111).

Il savait transmettre cette doctrine avec des mots qui alliaient la compréhension face à la douleur et à la dureté de certaines situations, avec une foi et une confiance en Dieu qui permettaient de découvrir des profondeurs jusque-là restées cachées. Il l'a fait en diverses circonstances, comme en 1969, lorsque, s'adressant à une mère qui lui parlait d'un fils handicapé, il lui conseillait ; « Dieu vous a béni d'une

manière spéciale, en vous témoignant une affection particulière, car le Seigneur - comme nous le dit l'Évangile - éprouve le plus ceux qu'il aime le plus. Tu peux être sûre que je souffre avec vous et que je demande à Jésus de nous aider à porter sa Croix avec joie. *Omnia in bonum* ! Le monde est bon, ou du moins Dieu le permet, afin que nous soyons meilleurs, car de grands maux il fait sortir de grands biens » (cité dans Sastre, 1991, p. 127).

Il considérait le recours à l'intercession des malades pendant les premières années de l'Œuvre - et après - comme une grande aide pour son âme et pour le travail de l'Opus Dei. Il aimait rappeler que « la force humaine de l'Œuvre a été les malades des hôpitaux de Madrid : les plus misérables ; ceux qui vivaient dans leurs maisons, ayant perdu tout espoir humain ; les plus ignorants de ces quartiers les plus défavorisés »

(Sastre, 1991, p. 113). Il disait souvent que les malades sont le « trésor » de l'Opus Dei. Lorsqu'on l'a interrogé une fois sur la signification de cette phrase, il a répondu ainsi : « ... Ce prêtre, il devait faire l'Opus Dei.... Et vous savez comment il a fait ? Par les hôpitaux. Cet hôpital général de Madrid, plein de malades, très pauvres, avec ceux qui étaient couchés dans les couloirs parce qu'il n'y avait pas de lits ; cet hôpital, l'hôpital *del Rey*, où il n'y avait que de vieux tuberculeux, et la tuberculose ne se soignait pas encore. Et voilà quelles ont été les armes pour vaincre ! Le trésor pour pouvoir payer ! La force pour aller de l'avant ! » (cité dans Sastre, 1991, p. 113). Saint Josémaria a toujours été convaincu de la puissante intercession des malades auprès de Dieu : « Après celle du prêtre et des vierges consacrées, la prière la plus agréable à Dieu est celle des enfants et des malades » (C 98).

4. Soins et attention aux malades

Sa conscience de la présence de Jésus dans les malades et son sens profond de la paternité et de la fraternité chrétienne l'ont également amené à insister pour que les malades soient bien soignés à tout moment. Il en a fait l'expérience personnelle tout au long de sa vie et en a fait un élément permanent de l'esprit de l'Opus Dei : « Quand un de mes enfants tombe malade, j'ai toujours dit à ceux qui doivent s'occuper de lui : mes enfants, ne laissez pas cette créature se rappeler que sa mère est loin de lui. Je veux dire par là que, dans ces moments-là, nous devons être pour cet enfant qui est le mien et votre frère comme sa mère, avec l'amour et les soins qu'elle lui donnerait ». Et à une autre occasion, il a dit : « Bien que nous soyons pauvres, rien ne manquera jamais de ce qui est nécessaire à nos frères malades. S'il le fallait, nous volerions pour eux un

petit morceau de ciel, et le Seigneur nous excuserait » (cité dans Monge, 2004, p. 111). Il a utilisé des mots similaires dans d'autres situations et en se référant à d'autres personnes ; c'est l'esprit qu'il a transmis à la Clinique Universitaire de l'Université de Navarre et à de nombreux autres centres d'assistance promus par des fidèles de l'Opus Dei dans les pays les plus divers du monde.

Une partie essentielle de ce soin des malades est, pour une conscience chrétienne, et celle de saint Josémariam l'était, l'attention spirituelle : en leur rendant plus facile, y compris en les aidant quand il le fallait, les prières et autres actes de piété ; en leur permettant de recevoir la communion, etc. Et évidemment, s'ils étaient en danger de mort, en leur offrant la possibilité de recevoir l'Onction des malades (cf. Monge 2004 pp. 231-257).

5. Le devoir de prendre soin de sa santé et d'être de bons patients.

Avec la même force que celle avec laquelle saint Josémaria nous exhortait à accepter la maladie quand elle se présente, en y voyant un moyen de nous unir à la Croix du Christ, il nous encourageait aussi à prendre soin de notre santé corporelle pour être de bons instruments au service de Dieu, faisant écho à ces paroles de l'Écriture : « Santé et bonne constitution valent mieux que tout l'or du monde ; un corps vigoureux vaut mieux qu'une immense fortune » (Sir 30, 15). En effet, une bonne santé nous permet de travailler dur dans la vigne du Seigneur, de la première heure du jour à la dernière, en supportant avec joie « le poids du jour et de la chaleur » (Mt 20,12).

C'est pourquoi il encourageait les gens à prendre soin - sans en être

obsédé - de leur santé, en utilisant les moyens ordinaires dictés par le bon sens, sans se permettre le luxe d'être malade, mais en mettant en pratique les moyens - surtout le repos nécessaire - pour être en bonne condition physique et pouvoir ainsi travailler intensément. Son conseil à ce sujet est très intéressant : « Abattement physique. — Tu es... “ à plat ”. — Repose-toi. Arrête cette activité extérieure. — Consulte le médecin. Obéis et abandonne tes soucis. Tu reprendras bientôt tes activités et, si tu es fidèle, ton apostolat n'aura fait qu'y gagner » (C 706).

Il a également émis de très utiles mises en garde lorsqu'il encourageait à être de « bons » malades, à ne pas nous laisser dominer par la maladie : « Lorsque nous sommes malades nous pouvons être assommants : *on ne fait pas attention à moi, personne ne pense à moi, on ne me soigne pas*

comme je le mérite, personne ne me comprend... Le diable toujours à l'affût, attaque par n'importe quel côté ; et dans la maladie sa tactique consiste à créer une espèce de psychose qui éloigne de Dieu, qui rend l'ambiance amère ou qui détruit le trésor de mérites que l'on obtient pour le bien de toutes les âmes lorsque l'on supporte la souffrance avec un optimisme surnaturel, lorsqu'on l'aime ! » (AD 124).

Un bon résumé de son enseignement sur la santé et la maladie se trouve dans les mots suivants : « Pour la plupart vous êtes actuellement jeunes ; vous traversez cette étape formidable de plénitude de vie, qui déborde d'énergie. Mais le temps passe et l'usure physique commence inexorablement à se faire sentir ; viennent ensuite les limites de l'âge mûr et enfin les infirmités de la vieillesse. De plus, à tout moment,

n'importe lequel d'entre nous peut tomber malade ou souffrir d'un trouble corporel. Ce n'est que si nous profitons en toute droiture, chrétiennement, des époques de bien-être physique, des bonnes périodes, que nous accepterons aussi avec une joie surnaturelle les événements que les gens qualifient à tort de mauvais (...). Il faut en effet une préparation lointaine, réalisée chaque jour avec un saint détachement de soi, pour nous disposer à supporter de bonne grâce la maladie ou l'infortune, si Dieu la permet » (AD 124).

6. Le Christ vainqueur de la maladie, de la douleur et de la mort

Considérer la maladie comme un don reçu de Dieu n'est pas simplement une belle phrase qui sert à réconforter les croyants dans les mauvais moments qui apparaîtront

nécessairement au cours de leur vie, mais la conséquence d'une foi profonde dans le pouvoir de Jésus-Christ, vainqueur de la maladie, de la douleur et de la mort.

La maladie acquiert une valeur positive et sanctifiante lorsqu'elle est vécue en union avec Jésus-Christ. C'est ce que saint Josémaria a toujours enseigné : « Pourtant, le fait de reconnaître le sens surnaturel de la douleur, représente, en même temps, la conquête suprême. Jésus, en mourant sur la Croix, a vaincu la mort ; Dieu tire de la mort la vie. Il n'est pas digne d'un enfant de Dieu de se résigner à cette tragique mésaventure ; il doit au contraire se réjouir par avance de la victoire » (QCP 168). Le chrétien devient ainsi le porte-parole du salut du Christ, qui rachète l'homme : « Au nom de l'amour victorieux du Christ, nous les chrétiens, nous devons nous élancer sur tous les chemins de la terre pour

devenir par nos paroles et par nos actes des semeurs de paix et de joie. Nous devons lutter — pacifiquement — contre le mal, contre l'injustice, contre le péché, afin de proclamer par-là que l'actuelle condition humaine n'est pas définitive ; que l'amour de Dieu, constamment manifesté dans le Cœur du Christ, assurera le triomphe glorieux et spirituel de l'humanité » (*ibidem*).

Thèmes connexes : Croix ; Douleur ; Espérance.

Bibliographie : Jean Paul II, Lettre apostolique *Salvifici doloris* 1984 ; Miguel Ángel Monge *Saint Josémaría et les malades*, Madrid, Palabra, 2004 ; Miguel Ángel Monge- José Luis León *Le sens de la souffrance* Madrid, Palabra, 1998 ; Joseph Ratzinger *Coopérateurs de la vérité*, Madrid,

Rialp, 1991 ; Ana Sastre *Tiempo de caminar. (portrait de Monseigneur Josemaría Escrivá de Balaguer)*, Madrid, Rialp, 1991.

Miguel Ángel Monge

pdf | document généré
automatiquement depuis [https://
dev.opusdei.org/fr-ca/article/
dictionnaire-maladie/](https://dev.opusdei.org/fr-ca/article/dictionnaire-maladie/) (7 août 2025)